DIXIÈME ANNEE. — N° 493. Directeur littéraire : PAUL DE LEONI Jeudi 27 Décembre 1917.

TOUS LES JEUDIS

12 PAGES

L'ÉPATANT

10 c.

POUR LA FAMILLE

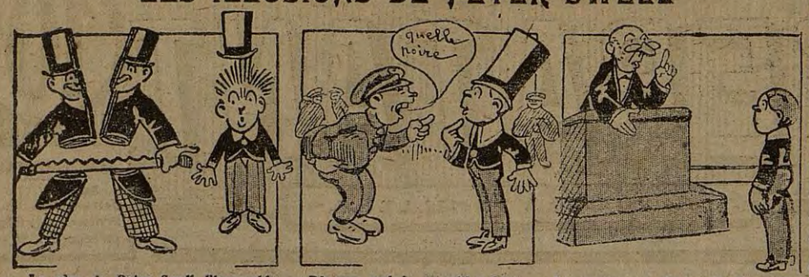
ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e^)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 6 fr. par an.
Province..... 7 fr. —
Etranger.....10 fr. —

NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS

Pour remplacer la fanfare absente, le champion avait eu la bonne idée de transformer en accordéon les hauts de forme des membres du jury

LES ILLUSIONS DE PETER SWELL



Le père de Peter Swell, l'honorable Harry Swell esq. de la maison Swell and Smart C°, avait décidé que son fils irait en France continuer ses études... Or, ayant appris par un Français de ses amis que son père s'était mis en quatre pour y parvenir, voici comment Peter Swell, qui prenait tout à la lettre, se figura que son père s'y était pris.

Dès son arrivée au collège français, Peter Swell entra en relations avec ses nouveaux camarades. « C'que tu vas te raser ici, lui confia l'un d'eux... c'est rien de te dire. — No, répondit Peter Swell, no, moi pas avoir besoin raser... moi pas avoir encore de barbe... »

Le proviseur le fit ensuite demander et lui fit une manière de petit discours de bienvenue et lui donna ensuite des conseils et des encouragements... « Je crois, lui dit le maître, qu'il y a en vous de « l'étoffe »... Peter jugea qu'il le savait tout aussi bien que lui, car il en était revêtu.

« ... Au début surtout, continua le maître, ne soyez pas « collet monté » avec vos camarades... ce sont de bons garçons, mais je les connais, ils sont espiègles...

« ...et je ne serais pas toujours présent pour empêcher des « tuiles » de vous tomber sur votre tête...

« Pendant les récréations, jouez, amusez-vous, mais, néanmoins, évitez de ramasser des « pelles »... ou même des bûches... c'est très malsain...

« ... Ne fréquentez pas les garçons que vous verriez avoir un « poil » dans la main... tôt ou tard, il vous en cuirait car ce défaut est contagieux et vos...

« ... études en souffriraient, or, par suite, ne sachant rien, la vie pour vous serait très dure et vous tomberiez forcément dans le « pétrin ».

« Evitez aussi les « tapeurs », parmi vos camarades, il en est que je connais qui ont cette habitude... c'est dans votre intérêt, croyez-moi...

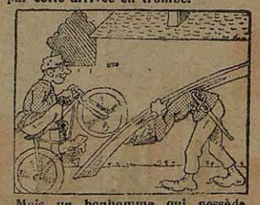
« Vous ne reverriez jamais plus votre belle galette... pour la ravoir, ce serait un four... Et ce ne serait pas la première fois qu'un personnage sans scrupules pousserait l'indélicatesse...

« ... jusqu'à manger la « grenouille. » Pour terminer, fit le maître, j'e père que je serai content de vous, que vous ne serez pas un « fruit sec », car retenez bien ceci, mon enfant, d'un « fruit sec »...

« ... à un « mendiant » il n'y a qu'un pas... » Et ce fut, hélas, un discours de perdu, car Peter Swell, qui en prit les termes à la lettre, selon son habitude, n'en saisit par contre nullement les finesses.

L'ADROIT VAGUEMESTRE

« Eh ah ! Pélope, pélope ! Attention ! Gare dessous ! » Ces cris étaient poussés par le vaguemestre Fenter à l'adresse de Pasbyleux, un brave lascar qui portait une longue planche destinée à renforcer les parois d'une tranchée de première ligne. Au premier abord, Pasbyleux fut surpris par cette arrivée en trombe.



Mais un bonhomme qui possède quinze mois de campagne n'est pas longtemps estomaqué. D'un coup d'œil, il jugea la situation et abaissa sa planche par un bout à toucher le sol. Le vaguemestre, qui déambulait depuis le début de la guerre par tous les chemins, ne s'effaroucha pas de l'obstacle.

Il le but comme un vulgaire cassis et comme Pasbyleux à mesure qu'il sentait le passage de la bécane en conséquence, le vaguemestre passa... comme une lettre à la poste. Ce qui prouve que le troupier français n'est jamais pris au dépourvu.

COLLECTION D'AVENTURES
Paraît aujourd'hui :
UN TRÉSOR ANONYME
Le volume : 0 fr. 25
Envoi franco contre 0 fr. 35, adressés à l'Administration de l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

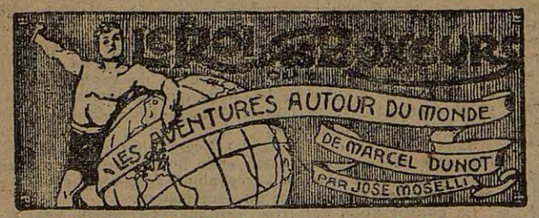
Lisez tous : UNIC BIBLIOTHÈQUE qui publie :
LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD
dont paraît les 5e facicule, intitulé :
LIVRES AUX ABEILLES
Le fascicule : 0 fr. 05
Envoi franco contre 0 fr. 10, adressés à l'Administration de l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

AGRÉABLES SOIREES
DISTRACTIONS DES POILUS
Préparant à fêter la Victoire.
Curieux catalogue (Envoi gratis) par la Société de la Gaîté Française, 65, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10e). Farces. Physique. Amusements, Pro os Gais, Art de plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et monologues de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

Vient de paraître
En vente partout
L'ALMANACH de L'ÉPATANT
100 pages de lecture et gravures, contes, nouvelles, récits, anecdotes.
60 Cent.
Tout inédit.
Envoi franco contre 0 fr. 75, adressés à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

Prochainement, paraîtra :
LES MYSTÈRES DE LA TOUR EIFFEL
Histoire dramatique en images.

R.4124
CABINET DE LECTURE



LE TOMBEUR DES BOCHES

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Après d'extraordinaires aventures, Marcel Dunot, que sa force prodigieuse a fait surnommer le roi des Boxeurs, s'est emparé de la canonnière boche Thuringen, *sur le lac Tanganyka, et a fait prisonniers plusieurs centaines de soldats boches embarqués à bord pour aller piller et dévaster la côte belge du lac. Mais, pendant la nuit, les boches enfermés dans la cale arrière crèvent la canonnière qui s'enfonce.*

Marcel Dunot, ses amis Tom Field, Vermeulen, et l'équipage belge que le roi des Boxeurs a fait placer à bord du Thuringen, *sont obligés d'exterminer les boches pour aveugler la voie d'eau. Mais les Teutons de la cale avant se révoltent aussi. Grâce à leur nombre, ils vont triompher. Marcel ordonne aux Belges de se jeter dans le lac, et projette sur les boches le jet d'essence enflammée d'une pompe incendiaire qu'ils avaient eux-mêmes embarquée à bord pour détruire les bourgades de la côte du Congo belge.*

TROISIÈME PARTIE

CLV

L'essence, à laquelle le Doktor von Gluth avait dû mêler un liquide résineux, se collait au pont, engluait les boches qui, en un instant, ne furent plus que des torches vivantes et hurlantes. Ceux qui se trouvaient les plus éloignés voulurent fuir, mais le jet de feu les rejoignit. Les uns après les autres, ils s'affaissèrent, tels des moustiques passant au-dessus de la flamme d'une lampe. Une demi-douzaine seulement réussirent à éviter les atteintes de l'essence enflammée. Réfugiés à l'extrême-avant de la canonnière, ils clamèrent d'une voix que l'épouvante faisait chevroter :

— Grâce ! Grâce ! Camarades ! Bons Belges !

Marcel, ému de pitié, abaissa sa lance. Mais il sentit qu'on la lui arrachait des mains ; il se retourna et vit Wagenburgh.

— Bons Belges ? Je vais t'en donner, savez-vous, des « bons Belges », grommela le sergent, hors de lui.

Et, avant que Marcel ait pu s'y opposer, il leva la lance et ensevelit les six boches sous une pluie de feu. Ils s'écroulèrent ; deux d'entre eux tentèrent de se relever pour courir vers la rambade, mais les flammes les dévoraient, ils retombèrent et continuèrent à brûler, immobiles comme des bûchers.

Les cris et les râles, rapidement se taisaient, arrêtés par la mort.

Le roi des Boxeurs, laissant le vindicatif Wagenburgh arroser d'essence les boches encore vivants, se précipita dans le réduit où se trouvaient les soldats manœuvrant la pompe à essence, et leur ordonna de s'arrêter et d'aller dire dans la machine de mettre en marche la pompe de circulation d'eau qui servait à laver le pont.

Il importait, en effet, de se hâter d'éteindre l'incendie qui menaçait de dévorer la canonnière. Déjà toute la partie arrière du gaillard, arrosée d'essence, flambait comme une immense torche.

— Tous à bord, les amis ! cria Marcel en se penchant sur le bastingage. Les soldats belges, qui sur l'ordre du roi des Boxeurs, avaient sauté dans le lac quelques instants auparavant, s'empressèrent de remonter sur le pont de la canonnière.

Guidés par Marcel, Tom Field et Vermeulen, ils branchèrent rapidement les tuyaux de toile sur les conduites de la circulation d'eau de la machine. Le brasier fut immédiatement attaqué en plusieurs endroits à la fois : des torrents d'eau furent déversés sur le pont en flammes. Mais le « produit » du Doktor von Gluth était tenace. Pendant quelques instants, Marcel, inquiet, se demanda si la canonnière tout entière n'allait pas devenir la proie de l'incendie.

Mais des hurlements le firent sursauter : ils provenaient de la cabine où étaient enfermés von Rass, von Gluth et les trois autres officiers allemands. Les boches, apercevant par le hublot le reflet rouge des flammes, croyaient leur dernière heure venue et demandaient à grands cris qu'on ne les abandonnât point : le roi des Boxeurs, furieux, gronda à travers la porte :

— Qu'on se taise, là dedans, hein ! Sinon, je vous fais tous bâillonner !

Les boches, domptés, cessèrent leurs clameurs. Marcel reprit la direction de la lutte contre le feu. Sur ses ordres, tous les hommes qui n'étaient pas indispensables au maniement des lances à eau, se munirent de tous les seaux et autres récipients qu'ils purent trouver, et qui leur servirent à puiser le long du bord de l'eau qu'ils projetèrent sur le brasier.

Le vent, heureusement, avait cessé.

Après quatre heures d'efforts, l'incendie fut enfin circonscrit après avoir dévoré le pont avant, le poste d'équipage et le gaillard de la canonnière, presque jusqu'au niveau de la flottaison. Au jour, tout fut fini.

Quelques soldats restèrent seuls à noyer les décombres noirs et fumants.

Sur les cinquante Belges embarqués à bord de la canonnière, seuls dix-neuf vivaient encore, dont cinq blessés grièvement. Mais les trois cents boches embarqués à Kahouélé avaient été exterminés jusqu'au dernier.

Le *Thuringen*, il est vrai, était dans un piteux état ; en plus de toute sa partie avant détruite par l'incendie, son unique mât avait été la proie des flammes ; la passerelle elle-même avait été touchée ; plusieurs des montants en fer la soutenant, tordus par le feu, n'offraient plus une bien grande résistance. Le roufle voisin, léché par les flammes, et les deux canots posés au-dessus, étaient en ruines.

Marcel Dunot, étant donné ces avaries, réunit autour de lui Vermeulen, Tom Field, Wagenburgh ainsi que les deux mécaniciens, pour délibérer sur la conduite à tenir. De l'avis général, la canonnière ne pouvait arriver à M'pala sans réparations : que la brise se levât, et les petites vagues provoquées par le clapotis empiriaient le *Thuringen*, d'autant plus que la brèche pratiquée par les boches dans la cale arrière n'avait pu être entièrement aveuglée et laissait filtrer une assez grande quantité d'eau que les pompes de la machine avaient peine à épuiser. Le moindre coup de vent et ce serait la perte certaine du petit bâtiment.

Deux solutions restaient à choisir : ou évacuer la canonnière, ou gagner le point le plus proche de la côte, y couper quelques arbres et effectuer des réparations de fortune. Marcel Dunot se déclara de ce dernier avis.

— Evacuer la canonnière, dit-il, serait faire la part belle aux boches, attendu que le *Thuringen*, une fois réparé, peut être de grande utilité. Et je ne parle pas de nos blessés, que nous exposerions à la mort en les emmenant dans de petits canots, où il nous serait impossible de les soigner. De plus, nous pouvons rencontrer de nombreuses embarcations boches qui patrouillent le lac ; et, alors, comment nous défendre ? Je pense donc que le mieux est de gagner le point le plus proche de la terre...

— C'est la côte de l'Afrique orientale allemande qui est de beaucoup la plus rapprochée, observa le sergent Wagenburgh.

— Je le sais, fit Marcel. Mais les arbres boches valent les autres. Et nous n'avons pas le choix. Du reste, si des boches arrivaient, nous aurions toujours la ressource de nous défendre avec les canons et les mitrailleuses de la canonnière, attendu qu'il nous reste pas mal de munitions !

— Et, parmi nos hommes, il y a trois charpentiers, fit Vermeulen. Ils pourront effectuer assez vite les réparations.

— Très vrai : les outils ne manquent pas dans la machine ! ajouta un des mécaniciens. Et puis, les officiers prisonniers nous aideront.

Somme toute, l'avis du roi des Boxeurs apparaissait le seul bon. Il fut adopté d'un commun accord.

Chacun regagna son poste, et, à toute petite allure, — deux à trois kilomètres à l'heure — le *Thuringen* se dirigea vers l'est, vers la côte de l'Afrique allemande.

Vers midi, la terre fut en vue. Mais ce ne fut qu'à six heures du soir, un peu avant le coucher du soleil, que la canonnière jeta l'ancre dans une étroite crique déserte creusée entre deux hautes falaises jaunâtres.

Marcel envoya immédiatement une patrouille, bien armée, à terre, pour s'assurer qu'aucun village ou établissement boche ou indigène ne se trouvait à proximité.

Vermeulen, à qui avait été confié la direction de cette mission, revint deux heures plus tard porteur des nouvelles les plus rassurantes : à perte de vue, autour de la crique s'étendaient d'immenses forêts vierges. Pas la moindre trace humaine, sinon une sorte de sentier parallèle à la rive et que les herbes avaient envahi, ce qui prouvait péremptoirement qu'il n'était guère utilisé.

Malgré cela, Marcel ordonna de n'allumer aucun feu, pas même une pipe ou une cigarette, et fit placer deux hommes en faction, un à l'avant, l'autre à l'arrière, du petit bâtiment, avec la consigne de veiller activement.

La nuit se passa sans incidents.

Dès l'aube, Marcel appela tout le monde sur le pont. Les soldats belges, sous la direction de Vermeulen, du sergent Wagenburgh et des deux mécaniciens, s'embarquèrent immédiatement à bord des deux seuls canots intacts de la canonnière, emportant des outils et des vivres pour la journée, sans compter une mitrailleuse, des carabines et leurs munitions respectives.

Leur mission était d'abattre plusieurs arbres de taille moyenne et de les amener sur la plage où ils seraient débités en planches destinées à boucher les brèches de la canonnière.

Marcel Dunot et Tom Field restèrent seuls à bord avec les officiers boches prisonniers. La journée s'écoula ainsi.

Un peu avant le coucher du soleil, conformément aux ordres donnés, Vermeulen et ses compagnons revinrent à bord. Ils avaient abattu quatre arbres ; mais, par suite de leur poids, ils n'avaient pu les traîner jusqu'à la plage.

Malgré sa répugnance, Marcel décida que le hauptmann von Rass et trois autres officiers boches prisonniers accompagneraient les travailleurs le lendemain, afin de les aider à amener les arbres au bord de l'eau. Le roi des Boxeurs ne s'était décidé à accorder ce renfort que sous

Tu as entendu, Carcamane? souffla Ernest Baasch.

l'empire de la nécessité : il redoutait quelque traîtrise des boches. Mais, en les surveillant bien, ce danger pouvait être évité. D'autre part, débiter les arbres sur place eût été trop long et eût exposé les Belges à être surpris par les boches s'il en passait.

Le jour suivant, à l'aube, donc, von Rass ainsi que les trois autres officiers boches, furent prévenus par Marcel de la tâche qui les attendait. Dire qu'ils ne protestèrent pas serait exagéré.

Mais le roi des Boxeurs les ayant sans détours menacés de les pendre sur-le-champ, comme des pillards et incendiaires qu'ils étaient, les boches se soumirent et s'embarquèrent sans plus récriminer.

Les arbres abattus par les soldats belges se trouvaient dans une petite clairière, à environ un mille de la plage, parmi un fouillis de végétation intense.

Par suite de l'absence de chemins, la petite troupe mit vingt minutes pour y parvenir.

Avant toute autre chose, il fallait faire de la place pour pouvoir traîner les arbres jusqu'au bord de l'eau. Les Belges, sous la direction de Wagenburgh et de Vermeulen, se mirent immédiatement à l'ouvrage. A coups de hache, ils abattirent lianes et arbrisseaux croissant entre les grands arbres, de façon à ce que les souches abattues pussent passer.

Von Rass et les trois autres officiers boches avaient été laissés, pieds et poings liés, dans un coin de la clairière, sous la garde d'un soldat belge légèrement blessé.

Wagenburgh, en homme prudent, n'avait pas voulu leur confier de hache et se réservait de les utiliser, dès que le chemin serait tracé, à traîner les arbres abattus.

Il n'est pas besoin de dire que le hauptmann, ainsi que ses trois camarades, les lieutenants von Stolch, von Figels et von Bodenburg étaient furieux et exaspérés. Eux, des officiers prussiens, être commandés par de simples soldats belges, et être obligés d'obéir, ils ne parvenaient pas à s'habituer à cette idée. Aussi, ne cessaient-ils de grommeler en échangeant les pires projets de vengeance. Malheureusement pour eux, les liens qui les ligotaient étaient solides et artistement noués. Aucun espoir de les couper, ni même de les desserrer.

Sans compter que le soldat belge chargé de surveiller les prisonniers ouvrait l'œil, et le bon. Debout à quelques mètres des trois boches, sa carabine au poing, chargée, il ne les perdait pas de vue un seul instant.

La conversation des trois Teutons, cependant, avait d'autres témoins. Deux autres témoins.

Lorsque la petite troupe conduite par Vermeulen et Wagenburgh étaient arrivée dans la clairière où les quatre arbres avaient été abattus la veille, deux hommes dormaient, étendus au milieu d'un buisson de fougères arborescentes.

De ces deux hommes, l'un était un mulâtre efflanqué et osseux, en qui nos lecteurs reconnaîtront l'aimable Carcamane ; son compagnon, colosse blond et barbu, au nez énorme, à l'œil droit caché sous un bandeau de toile crasseuse, n'était autre que le dénommé Ernst Baasch, ancien quartier-maître dans la marine impériale germanique, et ex-premier ministre de feu Makaré Bikondo, sultan de Oubena.

Les deux compères, ainsi qu'on se le rappelle, avaient été proprement coffrés sur l'ordre du major von Hahnemann, à leur arrivée à Oudjiji.

Ils devaient même passer devant la Cour martiale comme espions et voleurs, lorsque le *Thuringen* avait quitté Oudjiji.

Mais le bombardement du fortin par la canonnière et l'explosion qui s'en était suivie, avaient prouvé aux boches que Carcamane et Ernst Baasch avaient dit la vérité lorsqu'ils avaient accusé Marcel Dunot et ses compagnons.

Les deux compères avaient donc été tirés du cachot où ils se trouvaient, et, cette fois, ils avaient été écoutés. Mais c'était un peu tard.

L'officier boche, à qui le major von Hahnemann avait laissé le commandement d'Oudjiji, après avoir recueilli les dépositions des deux bandits, n'avait pu que leur offrir ses regrets ainsi que quelques marks. C'était peu.

Les deux compères, furieux et désespérés, s'étaient concertés, et, après un bref conciliabule, s'étaient décidés à quitter Oudjiji, où ils n'avaient plus rien à faire, ni à espérer, et à rejoindre le major von Kuhne, à Oukami, pensant bien que ledit von Kuhne, qui avait souvent employé Carcamane, leur confierait quelque profitable mission.

Comme ils n'étaient pas assez riches pour s'offrir des chevaux, ils s'étaient mis en route à pied, en suivant la berge du lac Tanganyka. Et c'est ainsi que, la veille, après une longue étape, Baasch et Carcamane étaient arrivés dans la clairière, moins d'une heure après le départ de Vermeulen et de ses hommes.

Les deux compères, ayant dîné de quelques fruits et d'un perroquet rôti abattu par Carcamane, s'étaient couchés parmi les fougères et s'y étaient endormis du sommeil du juste — ou plutôt de l'homme fatigué. Fidèles à leurs habitudes de méfiance, les bandits s'étaient si bien dissimulés sous les branches basses des arbustes, qu'aucun des Belges n'avaient soupçonné leur présence.

Les grognements haineux du hauptmann von Rass et des trois autres officiers boches les réveillèrent.

— Tu as entendu, Carcamane ! souffla soudain Ernst Baasch. *On parle allemand !*

— Chut ! fit le mulâtre en faisant signe de la main à son acolyte de ne pas bouger.

Les deux hommes, pendant plusieurs minutes, restèrent silencieux. Ils se trouvaient au centre du fourré le long duquel von Rass et les trois autres officiers étaient étendus, et pouvaient les voir entre les branches des fougères.

Pas une parole prononcée par les quatre boches n'échappa à Ernst Baasch et à Carcamane. Il ne leur fut pas difficile de comprendre que les officiers teutons étaient prisonniers et que les Belges, qu'ils entendaient abattre les branchages non loin de là, appartenaient à l'équipage du *Thuringen*.

— *Marcel Dunot doit être à bord*, chuchota Baasch, dont l'œil unique brilla d'une lueur sinistre.

— On pourrait essayer de délivrer les officiers... proposa Carcamane. Avec eux, on attaquerait les Belges.

Ernst Baasch eut un sourire cynique et désabusé :

— On voit que tu ne connais pas nos officiers, pauvre Carca, siffla-t-il à l'oreille de son complice. Bons pour envoyer les autres attaquer, *ya !* Mais attaquer eux-mêmes, rien à faire ! Si nous parvenions à les débarrasser de leurs liens, ils s'enfuiraient sans s'inquiéter de nous, et nous aurions tous les Belges sur le dos ! Merci bien ! J'aime mieux autre chose !

— Et que prétends-tu faire? questionna le mulâtre.

— D'abord, nous éloigner d'ici, en douceur, car nous risquons d'être pincés comme des rats ! Ensuite, voir ce qui se passe à bord de la canonnière. D'après ce que disent les officiers, le *Thuringen* a eu des avaries, et est ici pour les réparer. Ce qu'il faudrait, c'est tâcher de nous introduire à bord...

— Tu ne veux pourtant pas qu'à nous deux nous nous emparions de la canonnière?

— Non ! D'abord, je m'en moque, de la canonnière... Savoir, cependant, si *mon* or est encore à bord...

— Tu veux dire *notre* or, Ernst !

— C'est la même chose ! fit naïvement le boche. Mais, ce que je voudrais par-dessus tout, c'est me venger de Marcel Dunot... Je veux lui faire payer cher l'œil qu'il m'a crevé...

— Et tout l'or qu'il nous a volé, Ernst !

— *Natürlich !* Aussi, si je réussissais à m'introduire dans sa cabine, pendant qu'il dort, comme de juste, je ne le manquerais pas !

— J'aurais préféré le torturer, observa doucement le féroce mulâtre.

— Moi aussi ; mais il faut savoir se contenter dans la vie... Si on pouvait tuer Marcel Dunot et s'enfuir en emportant chacun une ou deux caissettes d'or, c'est ça qui serait beau !

— On pourrait s'entendre avec tes compatriotes qui sont prisonniers, tu comprends...

— Heu... Tu sais, les officiers, chez nous, veulent toujours garder tout pour eux ! Rien ne m'enlèvera de l'idée que le major von Hahnemann comprenait très bien que je disais la vérité !

« Enfin, on verra ! L'essentiel, d'abord, c'est de nous éloigner d'ici sans être surpris...

— Bah ! Il n'y a qu'à attendre : à midi, les Belges feront la sieste comme tout le monde, et on en profitera pour se défiler...

Toute cette conversation, comme bien on le pense, avait été échangée bouche contre oreille, et si doucement que ni le factionnaire belge, ni les quatre officiers boches ne s'étaient doutés de rien.

Il en résultait que Carcamane, aussi bien qu'Ernst Baasch, pensait que le *Thuringen* renfermait toujours dans ses cales l'or embarqué à Oudjiji. Cette croyance, jointe à l'effroyable désir de vengeance qu'Ernst Baasch nourrissait contre Marcel Dunot, incitait les deux bandits à tout braver malgré leur naturelle lâcheté.

Patiemment, ils attendirent, sans plus parler, ni bouger. Ainsi que l'avait prévu Carcamane, les Belges, un peu avant midi, suspendirent leur travail pour manger, et s'installèrent ensuite pour se reposer.

Malheureusement pour le mulâtre et son compagnon, les Belges s'étendirent dans la clairière pour profiter de la faible brise qui y soufflait — et ce fut tout juste si les deux compères ne furent pas découverts.

Une heure durant, ils se tinrent aussi immobiles que des pierres, suants d'angoisse et tressaillant à chaque pas qui s'approchait.

Vers quatre heures, ils purent enfin mettre leur projet à exécution. La trouée à travers les broussailles ayant été terminée par les Belges, deux soldats vinrent prendre von Rass et les trois autres officiers boches afin de les atteler à un des arbres qu'il s'agissait d'amener sur la plage. Cela n'alla pas sans de furieux grognements de la part des quatre boches. Mais ils durent se soumettre.

Ernst Baasch, lui, jubilait de l'humiliation de ses orgueilleux compatriotes.

— Je donnerais dix marks... et même cent ! souffla-t-il à l'oreille de Carcamane, pour que les Belges les fouettent ! Ce serait drôle !

L'ancien quartier-maître n'eut pas cette satisfaction, mais, par contre, il eut la joie de voir la troupe des soldats belges s'éloigner en traînant un des arbres abattus.

Les deux bandits, après un suprême coup d'œil entre les branches des fougères pour s'assurer que personne n'était resté dans la clairière, se glissèrent hors de leur retraite et, sans bruit, l'un derrière l'autre, s'enfoncèrent parmi les arbres, en ayant soin de suivre une direction opposée à celle prise par les Belges.

Après deux heures d'efforts, ils atteignirent la lisière de la forêt faisant front au lac, et, cachés dans un fourré de bambous géants, virent Vermeulen et ses compagnons pousser à l'eau un des arbres et le remorquer, à l'aide d'un canot, vers le *Thuringen*.

— Mais, elle est à moitié démolie, la canonnière, grommela Ernst Baasch. Ils l'ont incendiée... Pourvu que l'or y soit toujours ! Ah ! Voilà Marcel Dunot ! Je le reconnais ! Sale canaille, va !

Le roi des Boxeurs, en effet, venait de monter sur la passerelle du petit bâtiment, et sa haute taille se détachait sur l'horizon.

Ernst Baasch tendit le poing vers lui :

Français de malheur ! gronda-t-il, tu me le paieras, mon œil ! Je veux te crever les tripes !

— Eh ! Pas si haut, Ernst, souffla le prudent Carcamne, on pourrait nous entendre.

(A suivre.)

LES BRISQUES

Jojo entre dans le salon; il y a un poilu, qui bavarde avec maman, mais c'est un poilu de l'arrière : nulle brisque n'orne avantageusement sa manche. « Encore un, pense Jojo, qu'on doit traiter d'embusqué ! Et dire qu'il a peut-être une maladie de foie ! »

Mais Jojo a une idée: « Tiens ! se dit-il, si que je le brisquerais? » Et, à pas de loup, il passe dans la pièce d'à côté... Sur la table, il y a une bouteille d'encre et un pinceau... Jojo s'empare des deux objets, et se glisse derrière la porte.

L'instant est propice. Le poilu raconte à maman qu'il vient de passer son onze cent quatre-vingt-troisième conseil de révision, et il est tout à la conversation... Jojo avance son pinceau, et, prudemment, minutieusement, il commence à faire des brisques sur la manche...

... du pauvre poilu. Un, deux, trois; quatre... jusqu'à six. Le poilu n'a rien vu; maman non plus. « On ne le prendra plus pour un embusqué ! » pense Jojo... Le poilu prend congé. Le voilà déambulant par les rues, sans penser à mal en fumant une bonne cigarette, quand soudain, un officier stoppe...

... brusquement. « Six? rugit-il, en fonçant sur le poilu de Jojo, vous en avez six? Elle est raide, celle-là ! — Six quoi? fait le poilu abruti... — Montrez-moi votre livret militaire ! hurle l'officier... Depuis combien de temps êtes-vous soldat? — Depuis quatre mois... fait le poilu, qui n'y...

... comprend goutte... — Et vous avez le toupet de vous offrir six brisques? Eh bien, mon gaillard, je vous colle six jours de boîte ! Et le pauvre poilu de l'arrière, en découvrant sur sa manche la demi-douzaine de brisques, est resté baba, littéralement baba !

— Il est difficile de tomber sur une bonne pipe !

— Oui, surtout sans la casser !...

L'AMATEUR-PHOTO

PRIX INCROYABLE : 13.50

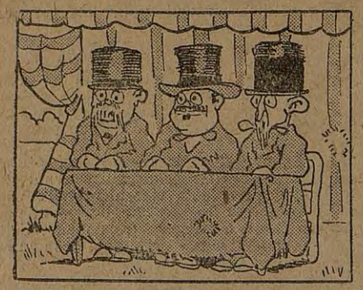
(*Ajouter 0 fr. 85 par poste.*)

Un APPAREIL entièrement métal, format 4 × 5, avec viseur, châssis-sac amateur pour 2 plaques, 1 paquet de plaques, papier, bains, lanterne rouge. Le tout dans une jolie boîte renfermant tous les accessoires et appareils, plus une instruction détaillée.

Envoyer commandes et mandats à LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris (9e).

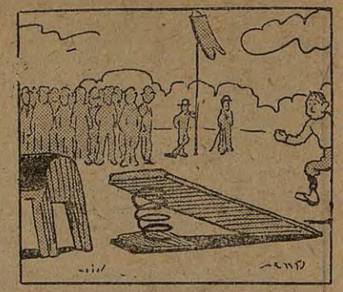
FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE expédiée à l'essai. Vous pouvez soumettre une personne à votre volonté même à distance. Demander à M. Stéfan, 92, Bd St-Marcel, Paris, son livre n° 5. *Gratis.*

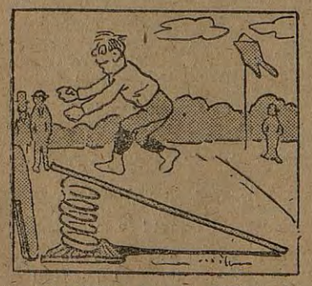


Malgré les dramatiques incidents de la veille la grande semaine de gymnastique poursuivait la série de ses exhibitions sensationnelles. Le jury abandonnant la salle du gymnase devenue trop étroite pour la foule des spectateurs accourus à cette fête sportive, présidait aux exercices sous une tente...

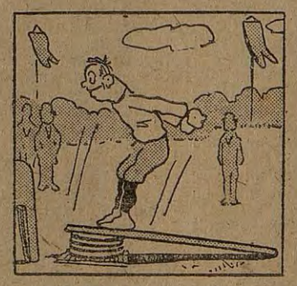
... confortable dressée en plein air. Les Pieds-Nickelés, ça va sans dire, étaient au premier rang. Pour rien au monde, ils n'auraient voulu manquer d'assister à ces représentations qui allaient leur permettre d'apprécier le résultat des sabotages pratiqués sur les différents appareils et accessoires devant servir...



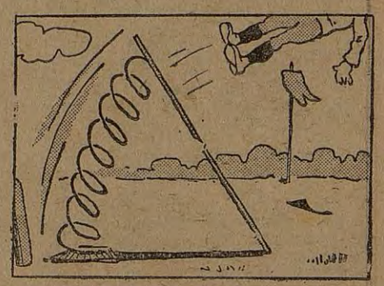
... au concours. C'est ainsi que, pour le tremplin ils avaient eu l'ingénieuse idée de remplacer les deux supports en bois par un fort ressort à boudin qui devait réserver une pharamineuse surprise à ceux qui l'utiliseraient. Un concurrent s'apprêtait à sauter sur ledit tremplin afin de franchir le cheval de bois...



... en exécutant un saut périlleux. Les coudes au corps, il prit son élan, arriva sur la planche en trois bonds et donna un vigoureux coup de talon pour s'enlever. Ah! mon empereur, s'il avait pu se douter de ce qui allait lui arriver, il y a gros à parier qu'il aurait cédé bien volontiers sa place à un...

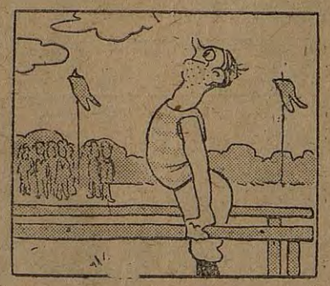


... autre. Grâce à la formidable secouss donnée par le coup de talon, le ressort avait cédé, mais reprenant aussitôt le dessus, comme tout ressort à boudin qui se respecte, il s'était détendu brusquement, produisant un effet diamétralement...

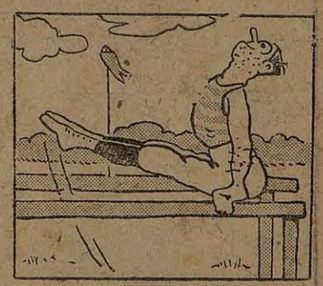


... opposé à celui sur lequel le gymnaste était en droit de compter car, au lieu de franchir le cheval de bois en exécutant un saut périlleux suivant toutes les règles de l'art, le ressort le projeta en l'air à une grande hauteur, mais dans le sens contraire à celui qu'il devait parcourir. Les spectateurs ahuris le virent décrire dans l'espace...

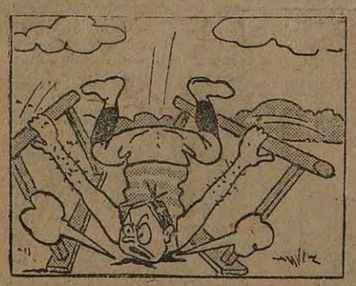
... une gracieuse mais vertigineuse trajectoire avant d'aller piquer, à cinquante pas de là, un plongeon sur un tas de cailloux. Cette manière peu banale de battre le briquet avec son crâne éclaira sa chute douloureuse d'une gerbe d'étincelles.



Des acclamations enthousiastes saluèrent ce feu d'artifice qui ne figurait pas au programme. Un second numéro succéda au premier. C'est aux barres parallèles que ce gymnaste devait donner la mesure de son savoir-faire. Après avoir bombé le torse et creusé les reins dans le but de faire...



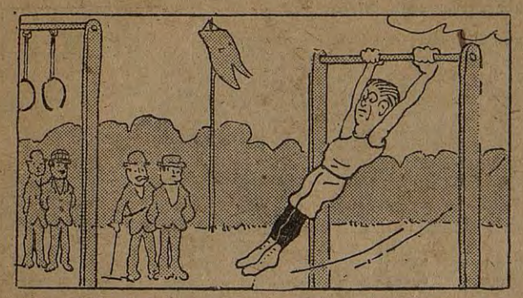
... admirer sa souplesse, il balança les pieds en empoignant une barre de chaque main pour opérer le classique rétablissement. Le public suivait cet exercice d'un œil attentif, prêt à lui témoigner sa satisfaction par des applaudissements copieusement nourris. Malheureusement pour lui, les barres...



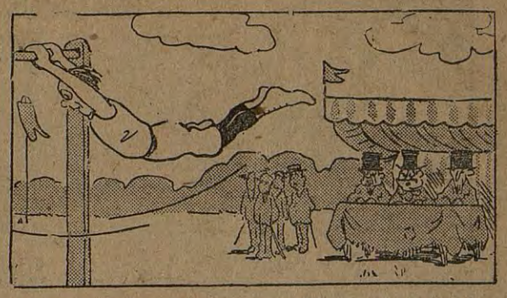
... étaient truquées comme le tremplin, mais pas de la même façon. Filochard s'était contenté de supprimer les traverses qui les reliaient aux deux extrémités. Elles s'écartèrent subitement sous la pression exercée et le jeune athlète, en fait de rétablissement mordit la poussière, ce qui est un...

... moyen très économique de remplacer la poudre dentifrice. La victime de ce sabotage s'était sérieusement abîmé la mâchoire dans sa chute. Voilà pourquoi son sourire ressemblait à la plus laide de ses grimaces. « Oh! le vilain pas beau! se gondolaient...

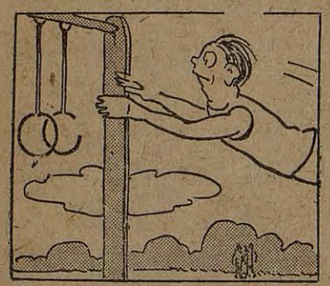
« ... les Pieds-Nickelés, vraiment c'est pas permis de faire une gueule pareille! Il y a de quoi donner des cauchemars à une guenon. — C'est égal, déclarait Filochard, on ne s'embête pas ici... Il y a des potées de types qui payeraient cher pour assister à ce désopilant spectacle, sans pareil pour combattre la neurasthénie! »



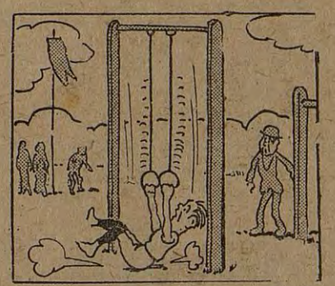
Le champion des barres parallèles, après son piteux échec, avait remis ses effets de torse à une occasion meilleure et était allé à l'ambulance établie sur le terrain du concours pour y faire panser sa mâchoire contusionnée. Il fut remplacé, dans l'ordre fixé par le programme, par un autre champion spécialiste de la barre fixe et des anneaux. Ce jeune athlète, lui aussi, était impatient de montrer sa science en gymnastique. Ployant les jarrets, il atteignit d'un saut la barre...



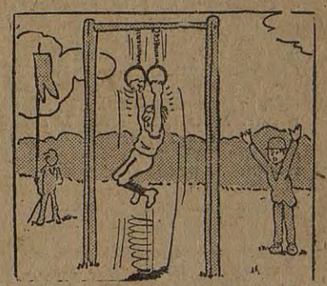
... fixe et s'y suspendant des deux mains, il imprima à son corps un balancement rapide qui devait lui donner l'élan nécessaire pour attraper les anneaux. Le jury et les spectateurs étaient prodigieusement intéressés par cet exercice de voltige et gardaient un profond silence tout en écarquillant les yeux comme une pintade qui couverait une patate. Une, deux, trois! L'acrobate ayant acquis l'élan désiré venait de lâcher la barre et, suivant...



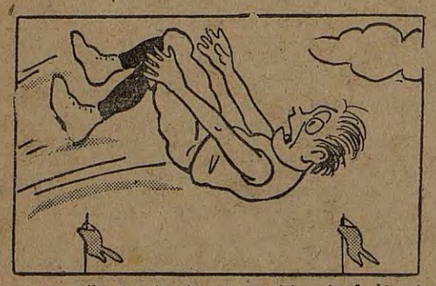
... l'impulsion donnée, il piquait droit sur les anneaux dans un impeccable vol plané dont palpitaient les cœurs sous les bretelles et les corsages de l'assistance. « Il est très fort, » affirmaient les connaisseurs d'un air entendu et personne ne se serait avisé de les contredire. Encore un dixième de seconde et il allait saisir les deux anneaux...



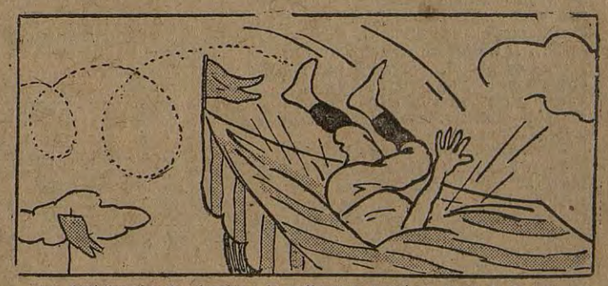
... sans soupçonner que Croquignol avait préalablement remplacé les deux cordes auxquelles ils étaient attachés par de solides caoutchoucs. Sous le poids du gymnaste ces caoutchoucs s'allongèrent si démesurément que celui-ci, au lieu de rester suspendu à deux pieds du sol, heurta brutalement la terre avec son...



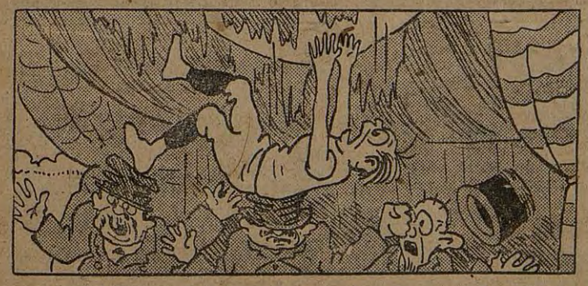
... postérieur. Cette rencontre sans douceur le fit loucher affreusement. Mais il n'était pas encore au bout de ses surprises! A peine avait-il touché le sol qu'il se sentait de nouveau soulevé dans l'espace par une force irrésistible et, tel le caillou chassé par le lance-pierre, les deux caoutchoucs le projetaient...



... eu arrière dans les airs avec une violence inouïe. L'acrobate renouvela bien contre son gré son vol plané, mais en sens inverse et sur le dos afin de varier ses attitudes. Durant ce parcours ultra-rapide il se demandait avec angoisse quel mauvais génie s'était plu à contrarier un exercice qu'il ne ratait jamais et qui devait consacrer sa gloire. Après avoir involontairement effectué...



... une demi-douzaine de « looping », le malheureux arrivé au terme de sa trajectoire vint s'abattre comme un aérolithe sur la tente du jury. Cette tente en silésienne usagée, par conséquent d'une solidité relative, était incapable de résister à un pareil choc. Elle préféra céder en se déchirant sur une grande largeur; et semblable au clown traversant un cerceau recouvert de papier, l'acrobate passa au travers d'un accroc bath! Le jury, ainsi que la volaille pendant la canicule...



... se tenait à l'intérieur de la tente et ne voyant plus le gymnaste il manifestait son étonnement en se demandant ce qu'il était devenu, lorsque tout à coup la réponse lui arriva sous la forme imprévue d'un projectile humain atterrissant, pour ne point faire de jaloux, sur le trio des tuyaux de poêle qui se trouva de ce fait réduit à sa plus simple expression. Les membres du jury à moitié assommés n'étaient plus en état de suivre le concours qui fut, d'un commun accord, remis à la semaine suivante. « Il paraît que les jurés, salement...

« ... amochés, ont décidé de reporter la suite du concours à la semaine prochaine! annonçait Filochard. — On s'en frictionne les ballvoines, répliquait Croquignol. — D'ici là, ajoutait Ribouldingue, nous aurons le temps d'inventer de nouveaux trucs dont cette vermine de boches aura la primeur. Ce sera une rigolbochante façon de se venger des barbares traitements qu'ils infligent à nos malheureux prisonniers. »

(A suivre.)

John Strobbins, le détective-cambrioleur.

LA FIN D'HERBERT FRÉMONT

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Un incendie mystérieux détruit l'usine d'Herbert Frémont, située à Oakcity, aux environs de San-Francisco, et qui fabrique des munitions pour les Alliés. Tandis que l'incendie fait rage, Frémont sort d'un pavillon voisin. Il crie : « A l'assassin », et tombe, tué à bout portant, par le fiancé de sa fille, André Larcher, ingénieur canadien. Celui-ci réussit à fuir. Mais il est arrêté le lendemain matin chez lui et incarcéré, par les soins de Peter Craingsby, sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, qui en averti aussitôt son chef, James Mollescott. Naturellement, Larcher se déclare innocent.

II

M. Mollescott hocha la tête d'un air entendu :

— Le gaillard est rusé ! murmura-t-il. Il niera jusqu'au bout, c'est sûr... Vous avez commencé l'enquête?

— Oui. D'abord sur les alibis possibles. Il résulte qu'André Larcher est rentré chez lui hier soir vers neuf heures mais en est ressorti aussitôt. Le gardien de l'immeuble ne l'a pas vu rentrer ensuite... Il a dû être de retour à quatre heures ce matin... D'autre part, Larcher ne paraît pas avoir de dettes... Son valet de chambre, et aussi les fournisseurs du quartier, le dépeignent comme très généreux...

— Ce qui ne prouve rien !

— Je sais, chef ! Mais, pour moi, l'affaire est très simple : Larcher, devant épouser la fille, a pensé supprimer le père afin de n'avoir pas à attendre trop longtemps pour avoir l'usine... Pensez qu'Herbert Frémont était encore jeune : 51 ans, je crois. Et solide. Larcher aurait pu attendre longtemps !

— C'est à voir. Mais reste l'incendie de l'usine... Ce n'était pas de l'intérêt de Larcher de détruire le bien qu'il convoitait, d'autant plus que l'usine n'était pas assurée, ou dans de très minimes proportions !

— Cela ne prouve rien, chef ! Je crois, moi, que c'est très simple. Ce sont des Allemands qui ont détruit l'usine, et la coïncidence a voulu que les deux crimes — l'incendie et l'assassinat — fussent commis le même jour..

— Vous voulez dire la même nuit !

— Naturellement, chef !

— Il faudrait aussi voir miss Jane Frémont, qui était la fiancée de Larcher... Peut-être pourra-t-elle nous donner quelques éclaircissements...

— Je vais m'en occuper, chef ! Il est midi : je la trouverai sûrement.

— Faites au mieux, Craingsby ! L'affaire est d'importance et va faire un bruit énorme. Distinguez-vous ! conclut Mollescott.

— Je vais essayer, chef ! affirma Craingsby qui sortit sur ces mots.

Miss Jane Frémont habitait avec son père — Mme Frémont étant morte quelques années auparavant — un somptueux appartement situé sur l'Alameda Avenue. Craingsby s'y rendit aussitôt. Sur le trottoir bordant l'immeuble, dans l'entrée, une foule énorme composée de tout ce que San-Francisco comptait de notabilités grouillait. Les uns après les autres, hommes et femmes venaient s'inscrire sur le registre déposé dans un petit salon donnant sous la voûte.

Craingsby, pour ne pas se singulariser, signa aussi, et tressaillit en lisant sur le registre, à l'avant-dernière ligne, ces deux noms qu'il ne connaissait que trop :

John Strobbins.

L'encre qui avait servi à les écrire n'était pas encore sèche !

Le sous-chef de la Sûreté jeta un rapide regard autour de lui. Mais en aucun des gentlemen qui l'entouraient, il ne parvint à identifier le détective-cambrioleur :

— Allons, hâtez-vous, gentleman ! grommela derrière lui une voix bourrue. Se retournant, Craingsby aperçut M. Otto Blumfeldt, le consul d'Allemagne à San-Francisco. Sans mot dire, il lui tendit le porte-plume et se dirigea vers l'ascenseur.

Le policier, maintenant, était préoccupé. Que venait faire John Strobbins dans cette histoire? En quoi y était-il mêlé? Connaissait-il Herbert Frémont, ou bien, ayant reconnu Craingsby dans la foule, avait-il voulu le narguer? A moins que la signature ne fût l'œuvre de quelque mauvais plaisant?

Tandis que l'ascenseur le montait au septième étage, Craingsby réfléchissait à tout cela. L'engin arrêté, il traversa le palier dallé de marbre et sonna.

— Miss ne reçoit pas ! lui déclara le valet de chambre qui vint lui ouvrir.

Mais le sous-chef de la Sûreté lui ayant simplement montré sa carte, il s'adoucit et l'introduisit dans un vaste salon.

Craingsby ne put s'empêcher de jeter autour de lui un coup d'œil admiratif. Les meubles Louis XVI, de l'époque, devaient valoir plusieurs milliers de dollars. D'épais tapis d'Aubusson garnissaient le plancher. Sur la haute cheminée de marbre blanc, sur les consoles et dans les vitrines de Riesener s'entassaient un fouillis d'objets d'art dont le moindre valait une fortune.

— Ah çà !... est-ce que John Strobbins aurait l'idée de venir cambrioler ici? murmura-t-il.

Il tressaillit en entendant une porte s'ouvrir et se retourna. Son émerveillement, instantanément, changea d'objet. Devant lui se tenait une jeune fille toute de noir vêtue. Grande, mince, souple, ses larges yeux bleus humectés de larmes brillaient au milieu de son visage pâle. Le soleil de midi, entrant par les larges fenêtres, faisait briller son opulente chevelure d'or.

Ses mains fines se crispaient autour d'un mouchoir de batiste brodé de noir.

— Vous avez désiré me voir, monsieur? dit-elle d'une voix douce et triste en considérant Craingsby muet d'admiration. Je vous prie de m'excuser si j'ai pu vous faire attendre : je veillais mon père que l'on vient de... ramener.

Le policier s'inclina. Pour la première fois de sa vie, il se rendait compte du côté pénible de son nécessaire métier.

— Je vous remercie, miss, d'avoir bien voulu me recevoir, dit-il; vous ne m'avez pas du tout fait attendre. Vous... vous vous doutez sans doute de l'objet de ma visite... M. Herbert Frémont a été... tué par... M. André Larcher, et je...

Il s'arrêta. Jane Frémont le regardait fixement :

— Je sais, monsieur, répondit-elle, très bas. On me l'a dit. Mais ce n'est pas vrai. M. Larcher est innocent.

— Mais, miss, c'est que... M. Larcher a été vu par plus de vingt personnes... vu !... Aussi...

— M. Larcher a-t-il avoué? coupa la jeune fille.

— Oh ! miss, vous comprenez bien que... qu'un accusé...

— M. Frémont est mon fiancé, monsieur ! C'est la plus grande âme que je connaisse ! Je ne sais rien ! Je sais qu'il est innocent. Je le crois innocent, et je le croirai jusqu'à ce que lui-même se soit déclaré coupable. Ce qui est impossible !

— Miss, la justice...

— Si c'est mon opinion que vous désirez, monsieur, vous l'avez !

Craingsby s'inclina :

— Je vous demanderai seulement, miss, reprit-il sans plus insister, de me dire pourquoi M. Frémont se trouvait à l'usine cette nuit?

— Je n'en sais rien, monsieur ! Mon père a reçu hier soir un mot, à la suite duquel il est parti en automobile pour Oakcity. J'ai su ce matin qu'il avait renvoyé l'auto en disant qu'il coucherait là-bas et reviendrait ici pour déjeuner... maintenant...

Craingsby avait dressé l'oreille :

— Ce mot, miss, l'avez-vous vu? Il faudrait le retrouver !

— Je ne l'ai pas vu, monsieur... Mon père m'a seulement dit : « *Il faut que j'aille à l'usine... Je viens de recevoir un mot... C'est bien ennuyeux.* » Mon pauvre père...

— Vous êtes sûre, miss, que ce papier ne se trouve pas dans les vêtements de M. Frémont? insista Craingsby.

— Vous allez pouvoir vous en assurer, monsieur ! fit la jeune fille qui ne se soutenait que par un miracle d'énergie. Je vais donner les ordres nécessaires !

Et, s'étant légèrement inclinée, Jane Frémont sortit. Un valet vint peu après prier le policier de le suivre.

Peter Craingsby, derrière le domestique, pénétra dans un petit salon où, sur une table, il aperçut les vêtements que portait Herbert Frémont lorsqu'il avait été assassiné. Les poches en étaient vides. Mais, sur un guéridon reposaient un trousseau de clefs, un mouchoir, un porte-cigarette d'or et quelques pièces de monnaie.

— M. Frémont n'avait pas de portefeuille? demanda le policier au valet qui le regardait, impassible.

— Le portefeuille de M. Frémont a été saisi par M. le chef de la Sûreté avant que le corps soit ramené à San-Francisco ! le renseigna son interlocuteur.

— C'est vrai ! fit Craingsby qui, à part lui, murmura :

— Décidément, je déraille !... Rien à faire ici !

Et, ayant remercié le valet, il sortit.

Une heure de l'après-midi venait de sonner. Le sous-chef de la Sûreté se sentit affamé. Il déjeuna rapidement dans un restaurant voisin et regagna l'hôtel de la Sûreté.

En quelques mots, il eut rendu compte de sa mission à M. Mollescott :

— Tout ce que vous a dit miss Frémont ne prouve rien ! déclara ce dernier. Les femmes ne veulent jamais croire que celui qu'elles aiment n'est pas parfait. Quant au portefeuille d'Herbert Frémont, il ne contenait que des bank-notes; il est aux mains de l'attorney général. Ah ! l'instruction sera dure !

« André Larcher, qui vient d'être interrogé, persiste à nier contre toute évidence. Il prétend qu'il est sorti hier à neuf heures pour aller à un rendez-vous qu'un de ses amis lui avait donné, par lettre, dans un café...

— Eh ! on doit l'avoir vu dans ce café, chef ! interrompit Craingsby.

— Non ! Car ce café n'existe pas !... Larcher, qui se prétend l'objet d'une vengeance, affirme qu'il s'est seulement aperçu que le café en question n'existait pas en arrivant à l'adresse indiquée. Il est alors revenu chez lui...

— Où personne ne l'a vu rentrer ! railla Craingsby.

— Quant à la lettre de l'ami prétendu, il l'a jetée par mégarde ! acheva Mollescott. Du moins, il le croit, car il ne la retrouve plus.

Craingsby fit entendre un petit rire :

— Pas ingénieux, cet ingénieur, chef ! observa-t-il. Le dernier des imbéciles aurait trouvé mieux. Son affaire est bonne !

(A suivre.)

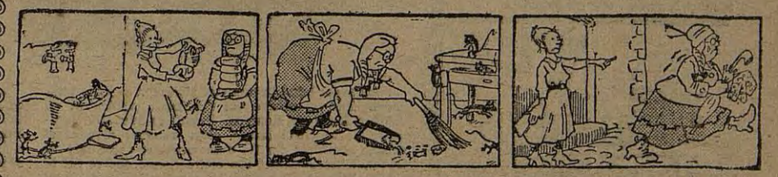
JOSÉ MOSELLI.

LES CONSERVES DE RATS AU SUCRE

Dès qu'en Boche on commença à parler de privations éventuelles (ça ne date pas d'aujourd'hui !), Frau Minna Kapsull, qui était très portée sur sa bouche, s'affola à la pensée de manquer de délikatessen, et empila à tort et à travers toutes sortes de victuailles.

« Ach, disait-elle à sa bonne, la grosse Bertha, ach, tous les produits vont monter de prix d'une manière kolossale; c'êdre une grosse économie de s'approvisionner quand ils sont encore abordables. Et elle accapara en masse sans grands profits, pourtant.

En effet, l'accumulation des produits encombrant son appartement forçait à ne les employer qu'au fur et à mesure des besoins des deux femmes, de sorte qu'ils pourrissaient sur place, que les œufs à la coque produisaient des petits poulets et que les rats abondaient.



Bientôt l'apparition de la saccharine fit comprendre à Frau Minna Kapsull que le sucre allait manquer; elle en acheta tant qu'elle put en trouver et réussit à en entasser 125 kilos dans sa baignoire. Cette abondance de produits divers attira encore plus de rats.

Alors la grosse Bertha se procura un chat affamé qui dévora bien quelques rongeurs, mais finalement fut à son tour grignoté par les rats, qui avaient pour eux le nombre. « Teufel ! grogna la servante en récoltant les restes; on aurait pu avoir un si beau civet ! »

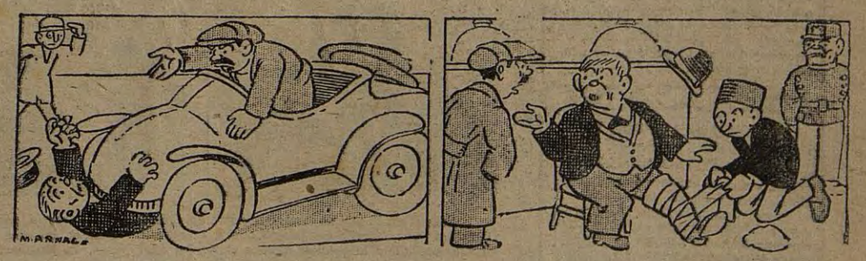
La vie, en Allemagne, devenant de plus en plus difficile, cela mit Frau Minna Kapsull dans la nécessité de renvoyer sa bonne qui mangeait trop. Bertha implora sa maîtresse pour qu'elle la gardât, sans gages, rien que pour la nourriture. « Nein ! » fut la réponse implacable.

Avant de rendre son tablier, la grosse Bertha roula dans sa tête de boche des projets de vengeance, et elle ne franchit la porte qu'après avoir ouvert en grand les robinets de la baignoire. Ce fut un beau déluge, tout le sucre fondit ! Frau Minna Kapsull poussa des cris de « porc frais. »

Ah, si seulement ces cris avaient pu être charcutés en « délikatessen ! » Mais soudain elle ferma le robinet de ses gémissements après avoir fermé préalablement ceux de la baignoire. L'inondation avait noyé tous les rats ! Alors, pour rentrer dans ses débours, Frau Minna Kapsull...

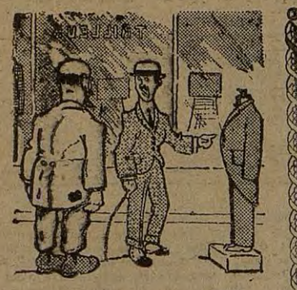
... eut une idée que n'aurait pas désavouée le kronprinz : elle hacha menu les rats, les mit dans des boîtes de conserves et vendit ce produit très cher. Comme les rongeurs avaient mariné dans l'eau sucrée, ce mets convint fort aux estomacs boches.

A NOUS LES PROVERBES !

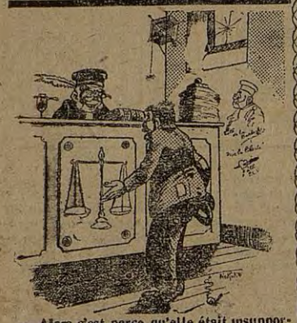


Ayant voulu traverser la chaussée en vitesse, M. Benjoin s'étala et disparut en partie sous une auto. « Bougre d'abruti ! l'invectiva le chauffeur... A quoi vous a servi votre précipitation? Rien ne sert de courir, il faut partir à point ! Si vous aviez traversé une seconde plus tôt ! — Sapristoche ! beugla M. Benjoin, je ne vous demande pas tous ces boniments !... Retirez-moi de là-dessous ! — Patience et longueur de temps font plus que force et que rage !...

... riposta le chauffeur, laissez-moi sortir de ma voiture ! C'est la première fois que je conduis ! Mais, n'est-ce pas, c'est en forgeant qu'on devient forgeron ! Extirpé de dessous la voiture, M. Benjoin fut transporté dans une pharmacie... Tandis qu'on lui prodiguait des soins, M. Benjoin dut encore encaisser les insolences du chauffeur, qui persistait à le traiter d'imbécile. » Monsieur ! lui dit, à la fin, M. Benjoin outré... il se peut que je sois un idiot... En tout cas, le plus bête des deux n'est pas celui qu'on « panse » !



— Combien un complet, et quels sont vos arrangements à crédit?
— 150 francs, monsieur, la moitié comptant, et le reste... tout de suite!



— Alors c'est parce qu'elle était insupportable que vous avez assassiné votre femme?
« Mais, voyons, est-ce que je tue la mienne, moi?...

Les MILLE et UN MODÈLES MECCANO

Il est dans le ravissement, Son modèle fonctionne à merveille. C'est déjà un petit ingénieur! Nulle étude préalable ne lui fut nécessaire. Sa boîte Meccano contenait tout ce qu'il fallait, y compris un Manuel d'instructions illustré de 326 modèles-types, pour lui inculquer la manière dont il est devenu expert, et il construit maintenant des modèles de son invention Meccano lui a entr'ouvert les portes d'un avenir pratique. Le même succès vous attend.

MECCANO

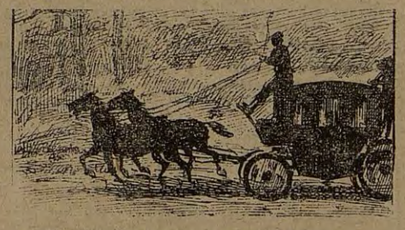
LE CADEAU IDÉAL POUR TOUS
Prix de la boîte à partir de 7 fr. 50
Gratis : MECCANO MAGAZINE

Montrez cette annonce à trois de vos amis. Envoyez-nous leurs noms et adresses et demandez-nous, sous le N° 55, spécimen du Meccano Magazine, contenant une foule de renseignements intéressants, et une formule d'inscription au prochain Grand Concours Meccano doté de 5,000 fr de Prix, dont 1,250 fr. pour le premier prix en espèces.

MECCANO (France) Ltd.
5, rue Ambroise-Thomas, PARIS.
EN VENTE à tous les comptoirs de jouets.

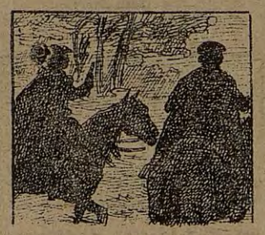
LES MYSTÈRES DE LA FORÊT D'AUBRAC. — XVII. Ennemis et Amis.

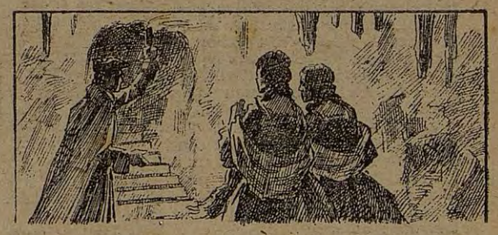
RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *On est en 1764. Plusieurs villes du Midi de la France sont terrorisées par une grande association de bandits appelés les Chevaliers de la forêt d'Aubrac. Marius Cadérac, étudiant toulousain qui connaît le moyen de rendre la vue aux aveugles, a opéré avec succès Bertha de Montech, une jeune fille de l'aristocratie dont il est épris et qu'il voudrait épouser. Mais, pour se rendre digne de la famille où il veut entrer, il lui faut conquérir un titre de gentilhomme par quelque éclatante prouesse. Il se met donc à la tête des étudiants toulousains pour purger la région des bandits qui l'infestent. Or, le brave garçon ne se doute pas que le grand chef des bandits n'est autre que le frère de Bertha, Roland de Montech. Celui-ci a pu redorer son blason en profitant des rapines de l'association. Mais lorsqu'il a manifesté le désir de se séparer des forbans, ceux-ci ont pris comme otages Bertha, sa sœur, et la comtesse Hélène, sa fiancée.*



Nous avons laissé la comtesse Hélène et sa jeune compagne dans la calèche qui s'éloignait rapidement du vieux château de Montech. Durant la première demi-heure de ce triste retour, elles restèrent muettes et comme accablées par les événements de cette nuit affreuse. Elles n'osaient pas croire encore que ce fût la réalité, l'inexorable réalité, elles espéraient encore à un effrayant cauchemar. Ce fut Bertha qui se ressaisit la première. Jetant un coup d'œil à droite et à gauche : « Mais ce n'est pas la route par laquelle nous sommes venues », s'écria-t-elle. A cette observation, Hélène eut un mouvement fébrile de personne qu'on réveille en sursaut, passa la main à plusieurs reprises sur son front pâle...

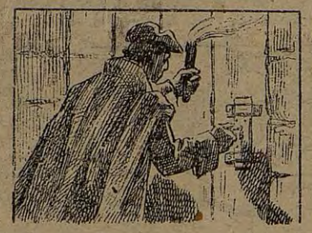
... comme si elle cherchait à se souvenir, puis retomba dans sa torpeur, dans son engourdissement douloureux. Or, deux heures s'étaient écoulées et elles auraient dû être rendues déjà au château de la comtesse lorsque la châtelaine daigna enfin s'émouvoir. Etonnée, Hélène appela le cocher. Celui-ci ne parut pas entendre. A plusieurs reprises, elle frappa contre la glace, mais ce fut en vain. De plus en plus surprise, la comtesse baissa la vitre et, d'une voix empreinte d'une certaine irritation : « Où nous conduisez-vous, voyons. M. de Montech ne vous a donc pas donné l'ordre de nous ramener chez moi? Mais elle jeta un cri de stupeur. Les figures des laquais éclairées par l'aube naissante lui étaient complètement inconnues.





Soudain deux cavaliers, pistolet au poing, se présentèrent sous ses yeux. Hélène eut un nouveau cri d'épouvante. « Que signifie ce mystère, demanda Bertha, folle d'épouvante; sommes-nous donc menacées d'un nouveau malheur? — Après tout, fit Hélène profondément découragée, nous ne pouvons en craindre un plus grand que celui qui nous a frappés cette nuit. A la grâce de Dieu! Si les bandits nous cernent pour nous dépouiller, c'est la conclusion de l'aventure. » Enfin la calèche s'arrêta dans la clairière rocheuse qui avait été le théâtre de l'escarmouche engagée quelques jours auparavant entre les bandits et Marius, lorsque celui-ci leur avait arraché le chevalier d'Arcq. Les deux cavaliers qui escortaient la voiture descendirent...

... de cheval, et l'un d'eux, ouvrant la portière, prononça : « Descendez, mesdames, et suivez-nous. » Hélène et Bertha obéirent passivement et suivirent ces hommes farouches jusqu'à l'entrée de la grotte qui avait été un moment le lieu de détention du prince. Là, un homme éclaira leur marche au moyen d'une torche fumeuse qui faisait resplendir comme autant de girandoles diamantées les stalactites ombreuses de la voûte. L'excavation était profonde et conduisait à un escalier qu'on fit gravir aux deux prisonnières. Enfin, une porte s'ouvrit devant elles et se referma avec un bruit sinistre de chaînes secouées, de serrures grinçantes. « Ne craignez rien, dit l'homme qui paraissait avoir toute autorité sur ses compagnons...



« ... nous avons l'ordre de vous traiter avec des égards. D'ailleurs, vous n'êtes ici que jusqu'à ce soir. » La grotte où venaient d'être introduites Hélène et Bertha était plus étroite que la première mais d'une élévation pour le moins égale. C'était une sorte de crevasse qui s'en allait se perdre en biseau jusqu'à un point lumineux : dernière échancrure où l'on entrevoyait le ciel à travers un enchevêtrement de broussailles. Non loin de là, on entendait le bruit continuel d'un torrent. Laissées seules dans cet antre, Hélène et Bertha s'affalèrent sur des roches et regardèrent autour d'elles en tremblant. Tout à coup, un nouveau frisson d'épouvante les agita... Elles venaient d'apercevoir une longue forme humaine qui se dégageait de l'ombre.

Palpitantes, éperdues, les yeux hagards, elles s'étreignaient, apeurées par le nouveau danger qui les menaçait. Le fantôme, ce ne pouvait être qu'un fantôme, arriva enfin dans le cercle lumineux. Il se pencha en avant... Horreur! Il étendit la main comme pour les toucher. Mais presque aussitôt, se laissant tomber sur les genoux et joignant les mains, il s'écria d'une voix bien connue : « Madame la comtesse... Ma chère et bonne maîtresse! » Les deux jeunes femmes se dressèrent spontanément avec un cri de joie. Elles venaient de reconnaître le vieil Antonin. Antonin! Le fidèle Antonin! C'était une aide inespérée... un sauveur peut-être...

(A suivre.)

Une subite averse venait de se déchaîner. Comme toujours elle me surprenait sans parapluie.

Sachant par expérience combien sont pernicieux les séjours prolongés sous les portes cochères, je me demandai aussitôt s'il n'y aurait pas dans le voisinage un ami à qui je pourrais aller rendre visite.

Le hasard se fit un plaisir d'exaucer mes souhaits. Le facteur ouvrant la porte de la loge remettait un pli à la concierge en annonçant :

— Pour M. Vermisseau.

— O joie! O bonheur! m'exclamai-je, ce cher Benjamin, ce vieil ami d'enfance dont j'avais perdu la trace demeure dans cet immeuble... C'est la Providence qui a guidé mes pas... Merci, Providence, merci!

Après m'être informé de l'étage à la vénérable de la loge, je me précipitai dans les escaliers, et m'arrêtai sur le palier du troisième.

Une porte à l'étage; il n'y avait pas à s'y tromper.

Je sonne. Une dame mûre — les mûres ont des oreilles — entend mon discret appel et vient m'ouvrir. Je lui demande à voir Vermisseau en déclinant mon nom.

— Venez par ici, me dit-elle, en me prenant par la main. Le corridor est sombre, vous risqueriez de casser quelque bibelot et c'est monsieur qui en ferait un boucan!

Remorqué par mon guide, je traverse quelques grandes pièces d'un vaste appartement où s'entassaient, méticuleusement rangés et étiquetés, les objets les plus disparates. Ça tenait tout à la fois du garde-meuble, du bureau des objets perdus, du musée et du magasin de mont-de-piété.

Sans le faire exprès, bien entendu, j'accroche en passant une potiche placée sur une crédence. Elle en profite pour tomber et se casse en je ne sais combien de morceaux.

Au bruit de la chute succède un cri de rage. Puis une voix à la cantonade vocifère, de l'autre côté d'une porte :

— Calamité, malheur et catastrophe! Cette pochetée de Coralie n'en fait jamais d'autres... Malédiction! Qu'est-ce que j'attends pour la balancer?

Au même instant, la porte s'ouvre et dans l'entre-bâillement apparaît un vieux petit bonhomme enfoui dans un moelleux veston de molleton. Une barbiche rousse ornait — c'est une façon de parler — son menton. Des sourcils en broussaille servaient de marquises à une paire de petits yeux fureteurs et une calotte de velours, agrémentée d'un gland, protégeait son crâne dégarni.

A ma vue, sa colère fit comme la potiche : elle tomba. Et me tendant cordialement la main, il m'invita à passer dans son cabinet et s'exclama :

— Quel bon vent t'amène, mon vieux Lazare? Voici bientôt vingt ans que nous ne nous étions pas vus!

— Ce n'est pas le vent, déclarai-je franchement, en cherchant un siège pour m'asseoir; c'est la pluie...

— Non, pas sur ce fauteuil, fit-il en m'avançant un autre siège. C'est une chaise percée du plus pur XVe, une chaise percée royale, avec certificat d'origine mais dont la solidité laisse à désirer.

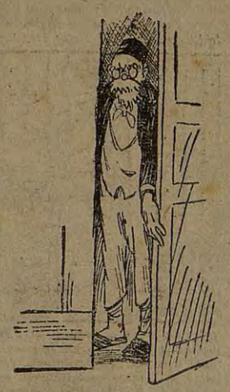
— Tu sacrifies donc à la manie des vieux meubles? fis-je, cependant que j'inventoriai son bureau d'un regard de commissaire-priseur.

— Que veux-tu, répondit-il, il faut bien se créer des occupations... Mes parents m'avaient laissé de la fortune et dès ma plus tendre enfance je me suis senti l'irrésistible vocation du collectionneur.

« Déjà au collège, t'en souviens-tu? je collectionnais les billes, les plumes et les toupies...

— Sans compter les gifles, les coups de poing et les coups de pied visant le fond de tes culottes, crus-je devoir ajouter, avec le sourire.

Ce souvenir des taloches que sa rapacité de brocanteur en herbe lui faisait encaisser ne paraissant lui causer qu'un



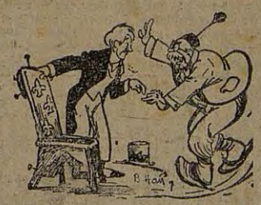
plaisir relatif, il ne s'y arrêta point et continua :

« Depuis je ne sais pas tout ce que j'ai collectionné... Je me suis occupé de timbres-poste. J'étais un des plus assidus de la bourse aux timbres qui se tenait aux Champs-Elysées et les bons copains prétendaient même que ça m'avait rendu timbré, que j'avais les méninges oblitérées.

« Ensuite, j'ai collectionné des monnaies. Je suis devenu un numismate émérite jusqu'au jour où un cambrioleur qui les collectionnait aussi m'a emprunté mon trésor et a oublié de me le rendre.

« Je m'en suis consolé par d'autres collections passionnantes : celles des images de magasin, de mèches de cheveux, d'autographes et de boutons.

« Relativement à cette dernière, j'ai été atteint de la variole et ma collection de boutons s'en est trouvée, de ce fait, considérablement augmentée. J'ai collectionné en plus un tas de maladies qui m'ont retardé dans mes études. Mes parents, navrés de voir que je collectionnais les échecs



universitaires ont renoncé à faire de moi un médecin ou un avocat.

« Sur ces entrefaites, la conscription m'ayant appelé sous les drapeaux, j'ai collectionné à la caserne les jours de consigne, les aubades de mon adjudant et les objets disparates que je pêchais dans ma gamelle.

« Après avoir terminé mon service militaire, mes parents ont voulu me marier. Mais, comme tous les partis qu'on me présentait collectionnaient un tas de défauts incompatibles avec mon caractère, je me suis résigné au célibat.

« J'ai oublié le conjungo en collectionnant des pipes, des cartes postales, des menus de restaurant, des chaussures, des boîtes d'allumettes, des coiffures et des tickets de métro.

« J'ai voulu collectionner également des marrons, mais celui que j'ai reçu l'automne dernier sur le coin de la figure m'y a fait renoncer.

« Depuis le commencement des hostilités, je collectionne des souvenirs de guerre et des journaux. C'est effrayant ce que ça tient de la place... Tout cela est en ordre, classé et catalogué. Comme je n'ai que des parents éloignés aux yeux de qui je passe pour un vieux maniaque, j'ai décidé de laisser toutes mes collections au musée Carnavalet. Elles représentent une valeur inestimable et serviront de documentation aux statisticiens de l'avenir... Tiens, voici ma dernière acquisition, un éclat de bombe de zeppelin que j'ai payé un prix fou.

Ce disant, il grimpait sur un tabouret pour atteindre l'éclat de bombe en question. Un faux pas le fit trébucher. L'éclat de bombe, une épingle de cravate de cinq à six kilos,

dégringola sur la chaise percée du plus pur style Louis XV qu'elle réduisit en miettes avant d'atterrir sur son pied gauche.

Sous l'empire de la douleur, Vermisseau qui avait négligé de collectionner les sensations s'était évanoui.

Je courus chercher Coralie en l'invitant à prodiguer ses soins à son patron, et comme la pluie menaçait de s'éterniser, je me défilai à l'anglaise, ayant eu soin d'emprunter à la collection de parapluies de mon égoïste ami de Vermisseau un superbe rifiard tout neuf, du plus pur style XXe siècle dont l'emploi se faisait impérieusement sentir...

Il n'y a pas à dire... Les collectionneurs ont quelquefois du bon!...

J. DE NAUSEROY.

JUSTUS WISE, DÉTECTIVE. — CHAPITRE XXI

Justus Wise, détective londonien, a découvert un cadavre dans une cheminée, mais ce cadavre a disparu et il le retrouve à la Morgue; c'est un nommé Peter Dunton. Le banquier West a rompu avec Millbank, fiancé de sa fille et a été arrêté, accusé de l'assassinat de Peter Dunton. Un mystérieux visiteur a chargé Justus Wise de rechercher Millbank, puis l'a prié de cesser ses recherches. Cet homme est en rapport avec Wyvill et ils sont tous deux suspects au détective. L'inconnu a été visiter la fille de West et se débarrasse adroitement de Justus Wise, qu'il a rencontré.

La jeune fille leva la tête, surprise. « L'individu, dit-elle en rougissant légèrement. Quel individu? Comment savez-vous... Comment savez-vous que quelqu'un est venu me voir? — M. Wise l'a suivi jusqu'ici, dit Millbank, et l'a vu partir. Il a même été attaqué par lui devant votre porte! — Il l'a attaqué! Oh, monsieur Wise, je suis navrée! J'espère qu'il ne vous a pas fait de mal? — Oh, ce n'est rien, fit le détective confus, il n'a fait qu'aplatir mon chapeau. — J'en suis heureuse, fit Sophie, je craignais qu'il ne vous eût blessé. Il... il paraît un homme très énergique. — Mais, Sophie, s'écria Millbank, qui est-il? Vous ne le connaissiez pas? Vous nous avez dit que vous ne le connaissiez pas? » La jeune fille hésita, et ses yeux évitaient ceux de Georges. « Si je le connais? dit-elle enfin, non, non, naturellement je ne le...

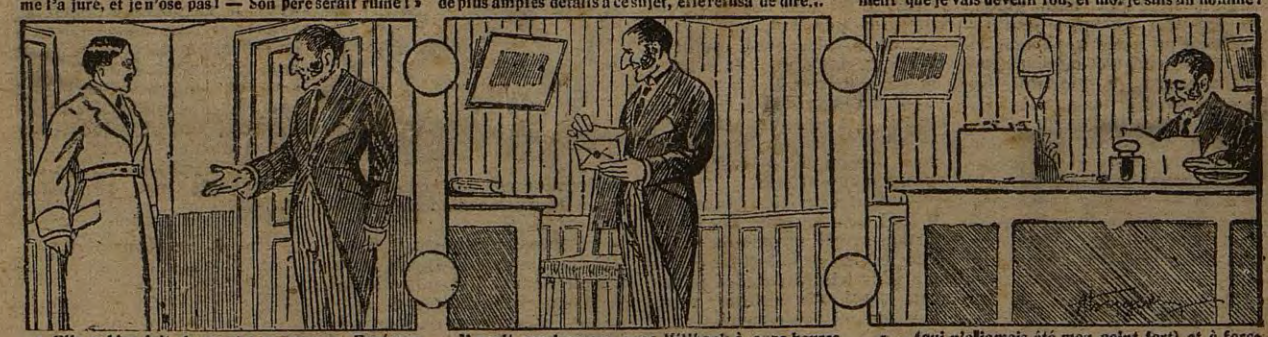
« ... connais pas! Mais je me souviens de lui... depuis... depuis le jour... tout au moins je me souviens de sa description... depuis le jour où il eut cette violente querelle avec mon pauvre père. — C'est donc bien le même homme, s'écria Millbank, et il est revenu vous voir, vous, Sophie? — Oui. — Mais, repartit Millbank étonné de l'attitude de miss West, tandis que Justus les observait tous deux curieusement, que vous a-t-il dit, Sophie? Que voulait-il? Miss West pâlit encore un peu plus, mais se tut, retenant avec peine ses larmes. « Oh, je ne puis vous le dire, s'écria-t-elle enfin, je ne puis rien vous dire! » Justus se leva. « Il se peut, dit-il, que ce soit ma présence qui empêche miss West de parler. Je vais revenir dans quelques instants. Ou plutôt, si vous me le permettez, je vais attendre dans une autre pièce. Millbank...

... regarda Sophie et, remarquant un air de soulagement se répandre sur son visage, il fit un signe à Wise. « Oui, monsieur Wise, dit-il, voulez-vous bien attendre une minute dans le fumoir? Je vous y rejoindrai de suite. » Miss West restait immobile, le regard fixe. Justus salua et se rendit dans la pièce où il était entré lors de sa première visite. Sa curiosité était excitée au dernier degré. Il attendit longtemps. Lorsque enfin Millbank réapparut, l'air gêné et anxieux, c'était pour lui dire qu'il n'avait rien pu apprendre. « C'est très étrange, dit-il en réponse aux questions que lui posa t Wise, il y a quelque chose de mystérieux dans tout cela, quelque chose que je ne puis arriver à déchiffrer. Je pensais que miss West allait me donner la raison de cette visite et me raconter la longue conversation qu'elle a eue avec cet individu, mais elle s'est mise...

« ... tout simplement à me poser des questions au sujet de son père et demanda où nous en étions de nos recherches. Quand je lui fis part de nos soupçons et lui dis que nous croyions que l'assassin c'était justement l'inconnu qu'elle venait de voir, elle devint toute blanche et je crus qu'elle allait s'évanouir. Mais elle refusa absolument de me faire part du but de sa visite. « Je ne peux pas vous le dire, répétait-elle. C'est à propos d'affaires avec mon père, mais c'est secret. » Elle ne voulut pas m'en dire plus long! — A propos d'affaires! Et elle n'a pas pu vous dire ce dont il s'agissait, à vous! — Oui, criait-elle, je ne peux rien vous dire, je ne peux pas! J'ai juré de garder le secret. Si je vous parlais il en résulterait certainement une catastrophe! Mon père serait complètement ruiné! Cet homme me l'a dit, il me l'a juré, et je n'ose pas! — Son père serait ruiné! »

« Oui, c'est ce qu'elle me répéta, et là-dessus, elle éclata en sanglots. — Pauvre enfant! se dit Justus en tirant violemment sur ses favoris, montrant ainsi combien il était perplexe. — Ruiner, M. West! Pour moi l'individu a tout simplement essayé d'intimider miss West, car la position de M. West ne pourrait être pire; ruiné, il l'est déjà à moins que nous n'arrivions à découvrir le vrai coupable. Mais ce n'est pas commode quand on a affaire à des jeunes personnes aussi renfermées. Ne vous a-t-elle rien dit d'autre, mon cher ami, n'a-t-elle laissé échapper aucune indication? — A un moment donné, elle a fait mention d'un « document » que l'individu était venu réclamer à West. C'était peut-être là la raison de sa visite. Mais elle n'y a fait qu'une allusion très vague et quand je voulus obtenir de plus amples détails à ce sujet, elle refusa de dire...

« ... un mot de plus. — Un document! murmura le détective, tout ceci est bien vague. Mais, d'un autre côté, ce fut probablement là la cause de la querelle entre M. West et l'inconnu. — C'est mon avis, répondit Millbank. En ce qui concerne Sophie, continua-t-il, nous n'obtiendrons rien de plus d'elle aujourd'hui, j'en suis sûr. Elle était à bout de forces et je crois bien que si j'avais insisté davantage, elle se fût évanouie. Je dus m'arrêter et la calmer du mieux que je pus. Maintenant elle est remontée chez elle. Je dois la revoir demain matin de bonne heure. Si vous le voulez, nous reviendrons ensemble; vous pourrez attendre pendant que je lui parlerai; elle sera peut-être un peu moins réservée demain. Pauvre petite fille! Dans quelle horrible situation elle se trouve! Moi-même je crois par moment que je vais devenir fou, et moi je suis un homme!



« Elle a bien fait de monter se reposer. Espérons qu'elle sera mieux disposée demain matin et qu'elle voudra bien nous donner quelques renseignements sur l'individu. Cet homme, j'en suis de plus en plus convaincu, est le pivot de toute cette affaire mystérieuse. Je dois admettre que jusqu'à présent il est sorti plutôt à son avantage de ses rencontres avec moi! Regardez mon pauvre chapeau, regardez-le, monsieur Millbank. Mais cela ne peut pas durer. Ma réputation est en jeu. Il n'a qu'à bien se tenir. Demain à onze heures, dites-vous? Entendu, je serai ici demain à onze heures très exactement. Vous pouvez compter sur moi. » Et les deux hommes se séparèrent. Le lendemain Justus arriva de bonne heure à son bureau.

Il avait rendez-vous avec Millbank à onze heures et il tenait à ne pas être en retard. Il voulait au préalable avoir le temps de lire son courrier et d'y répondre. Ce n'est pas qu'il eût en l'habitude de recevoir beaucoup de lettres. Son courrier était en général restreint et se composait principalement de prospectus et de petites factures. Mais durant cette période d'activité il ne voulait négliger aucune précaution. Et justement ce matin-là le facteur lui avait apporté deux lettres, toutes deux intéressantes. De l'une d'elles s'exhalait un fin parfum de violettes. Il l'ouvrit la première. Elle était de miss Gertie Tillett. « Cher monsieur Wise, disait-elle. Avez-vous enfin découvert l'assassin de ce pauvre Dunton? A force de me creuser la cervelle...

« ... (qui n'a jamais été mon point fort) et à force de me faire du mauvais sang pour ce pauvre West je vous assure que je deviens malade. Pourquoi le vieux bêta ne parle-t-il pas? A quoi cela lui sert-il d'éviter cette fameuse ruine dont il parle si, en échange, il se laisse pendre? Vous savez qu'il est toujours en prison et il a l'air de devoir y rester si nous ne nous débrouillons pas un peu vite. Vraiment, monsieur Wise, il faut que vous fassiez un effort tout spécial afin de découvrir qui a assassiné Dunton. Savez-vous que je crois bien l'avoir vu, moi, l'assassin? Nous autres femmes, nous avons parfois de drôles d'idées, mais il arrive qu'en certaines occasions nous avons plus de flair que vous ne pensez. » (A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.